

Théodore Strawinsky

Il en va des peintres comme des femmes : en dépit de leurs séductions, c'est finalement avec eux, je veux dire avec leurs toiles qu'il faut vivre et je ne sais rien de plus décevant qu'un tableau dont les qualités se dissipent pour peu qu'on les mette à l'épreuve d'une intimité prolongée. Ni brio, ni coquetterie ne nous font alors oublier les vertus qui lui manquent. On en arrive même à déplorer que le charme dont on s'est épris ait été si vif car, une fois rompu, nul ne peut plus le reconstituer. « La beauté d'un tableau, rappelle fort à propos Strawinsky, n'a rien à voir avec celle des objets qu'il représente. » Sous sa plume, cette affirmation prend la valeur d'une profession de foi. N'allez pas en conclure, pourtant, comme il le dit lui-même un peu plus loin, que si cette beauté demeure indépendante de l'œuvre, point n'est besoin que celle-ci représente quelque chose et qu'il suffise uniquement qu'elle soit belle en soi. Ce peintre n'a jamais donné dans l'abstraction. La façon dont il a compris — je ne dis pas suivi — l'exemple de Picasso prouve qu'il s'est

toujours tenu loin des formules que tant d'autres appliquent, souvent sans les comprendre, à leurs moindres compositions. D'autres maîtres l'ont instruit de bonne heure et préparé moins à leur emprunter tel ou tel procédé qu'à choisir dans leur art les directives du sien. (...)

Le langage d'un peintre consiste dans la couleur, les valeurs, les rapports de ton. S'il y ajoute, comme c'est le cas, une « longue patience », la connaissance de ses limites et je ne sais quelle scrupuleuse docilité envers lui-même, en un mot s'il ne triche pas, nous pouvons être sûrs que ceux dont il a conquis l'audience élargiront autour de lui le cercle de ses admirateurs. (...)

Ceux qui l'auront suivi durant qu'il n'était, au début, qu'héritier d'un grand nom, savent qu'il peut aujourd'hui se réclamer de celui qu'il s'est fait lui-même. (...)

Francis Carco.